Hommage à Anne Sylvestre

Notre sorcière à toutes

Si l'on ne connaît d'elle qu'une chanson ce sera sûrement « Les gens qui doutent » (1986), au point d'en agacer l'autrice de 400 chansons et 24 albums pour les grands, un peu contrariée que l'on en aime trop une et pas assez les nombreuses autres. Encore que « La Petite Josette » – qui n'en fait qu'à sa tête – (1979) ne se défende pas mal non plus. La tristesse unanime qui a surgi avec force quand nous avons appris sa disparition nous a redit combien Anne Sylvestre (1934-2020) avait su accompagner de ses mots puissants, doux, graves et rieurs tous les âges de nos vies.

Très vieux mot de la langue française (1546), « sororité » en avait disparu. Il n'y reviendra qu'à la faveur de 1968 et de l'ébullition des années 1970, traduction cette fois de l'anglais *sisterhood*. « Lien, solidarité entre les femmes considéré comme spécifique par rapport à la fraternité qui unit les hommes.[1] » C'est de ce terme réinventé que nous avons besoin pour rendre hommage à Anne Sylvestre, chansonnière unique qui précéda de longtemps le retour de ce mot par tous les siens, vague ample, douce et violente pour reprendre les mots de Philippe Delerm. Drôle aussi, ce qu'il serait dommage d'omettre.

Cela commence dans les années 1950 qui sont encore celles de l'après-guerre. Si elle révéla tardivement que son père[2] n'avait pas fait les bons choix dans la décade précédente, la justesse courageuse de ses choix à elle est saisissante et c'est cela qui importe : une chanson pour dénoncer la guerre (« Mon mari est parti », 1959, alors que l'Algérie s'embrase), une autre pour défendre le droit au libre choix de la maternité (« Non, tu n'as pas de nom », 1973), nommer les femmes pour ce qu'elle ont le droit d'être (« Comment je m'appelle », 1977), congédier en riant les hommes quand ils sont goujats (« Petit bonhomme », 1977) mais aussi dénoncer le viol comme un crime aux victimes disqualifiées (« Douce maison », 1978). Jusqu'à la défense du droit au mariage de tous (« Gay, marions-nous », 2007). Des minuscules cabarets jusqu'à l'Olympia, retranchée derrière une frange épaisse et une guitare imposante (dont elle ne se séparera, sur scène, qu'en 1985), l'autrice-compositrice-interprète n'a pas eu froid aux yeux, offrant, avec « Une sorcière comme les autres » (1975) un hymne puissant aux éternels combats des femmes, écrin pudique et bouleversant à ses propres fantômes.

Quand vous jouiez à la guerre
moi je gardais la maison
J'ai usé de mes prières
les barreaux de vos prisons
Quand vous mouriez sous les bombes
je vous cherchais en hurlant
Me voilà comme une tombe
et tout le malheur dedans

↓
© David Desreumaux.

La chanson est une poésie qui s'immisce dans nos vies pour faire corps avec elles et les poèmes d'Anne Sylvestre ont cette puissance-là, puissance simple à force d'être polie, où se glissent des boutons à recoudre – ou pas – (« Clémence »), des culottes de pilou étendues sur un fil (« Depuis l'temps que j'l'attends mon prince charmant », 1969, impayable duo avec Bobby Lapointe en invraisemblable Don Juan), une année où les pommes sont rares (« Thérèse »)… Des poèmes musicaux comme autant de petits théâtres de peu de minutes où nous croisons des personnages dont les prénoms sont les nôtres, ceux de nos mères, de nos sœurs ou de nos voisines, frères et pères compris.

Mais ici, nous devons à Anne Sylvestre un hommage particulier pour son œuvre pour les enfants. Dix-huit volumes de *Fabulettes* vendus à des millions d'exemplaires, cet œuvre est indissociable de l'autre pour les grands en une cohabitation parfois complexe. « Je suis peut-être un pommier qui porterait deux sortes de pommes[3] ».

On sait que la création pour les enfants est souvent regardée de haut. C'est pour les gosses et les dames font ça très bien. Cette condescendance vous semble dépassée ? Pas tant, et Anne Sylvestre aux justes colères a bien secoué ce cocotier-là aussi.

En 1962 la société Philips, qui a produit ses premiers disques, lui concède un 45 tours pour les enfants tout en n'y croyant guère : *Les Fabulettes*. Anne Sylvestre, elle, y croit.

La chanson pour les enfants, « c'est venu comme ça », dit-elle. L'arrivée de sa première fille Alice – aujourd'hui indispensable correctrice de cette revue, à croire que la perfection des mots est un matrimoine solide – n'y est pas étrangère.

« Au bout de trois ou quatre ans, j'ai rencontré des institutrices qui m'ont dit "Faites-en d'autres, on a besoin de ça, continuez, ça renouvelle le répertoire". »

↑
Illustration de Gaëtan Dorémus en hommage à Anne Sylvestre publiée dans « Le Libé des auteurs jeunesse », *Libération*, 2 décembre 2020.

« Ces chansons me sont venues comme les autres mais c'est une autre branche. Je les écris avec le même respect, le même soin mais j'ai conscience que ce n'est pas la même chose. » Désormais, sa carrière obéit à un double calendrier, un temps pour écrire pour les petits, un autre pour écrire pour les grands avec, de part et d'autre, la complicité de François Rauber, son formidable arrangeur.

Entre-temps, Anne Sylvestre est devenue sa propre productrice et on a envie de rapprocher cette quête obligée d'indépendance de celle de Claire Bretécher (1940-2020) qui s'auto-éditera à partir de 1975 et dont on disait aussi, pure coïncidence, qu'en affaires elle n'était pas commode. Garçons, on aurait admiré leur force de caractère et leur sens de l'entreprise.

Anne Sylvestre est alors la première artiste à créer un répertoire original pour les enfants et sait qu'il est solide.

Si l'art d'Anne Sylvestre (passée par des années de scoutisme) est très imprégné de la chanson traditionnelle, pour les petits, l'artiste écrit résolument au présent. « Je vais naturellement vers ce qui les intéresse. Les objets, les situations ne sont pas les mêmes que ceux qui intéressent les adultes. Ils ont droit à quelque chose qui est pour eux, et un de mes soucis est qu'ils puissent les chanter aussi. Des mélodies qui puissent se retenir. Le langage est à leur portée mais je n'hésite pas à mettre des mots beaux qui leur feront peut-être poser une question. Sinon, ce serait d'une platitude extrême. » « Des mots du quotidien

qui dépassent le quotidien.» Même à l'époque des minuscules cassettes qui jonchaient toutes les chambres d'enfants, elle parvenait toujours à ajouter les paroles de ses chansons dans une jaquette habilement pliée…

Ce répertoire lui procurait un grand bonheur redisait-elle avec force en 2002 alors pourtant qu'il éclipsa souvent sa carrière pour les grands. Mais il suffisait d'attendre que les enfants des *Fabulettes* grandissent et que, par hasard ou parce que leurs parents les y aident, ils entendent «Les gens qui doutent» pour qu'ainsi hameçonnés, tout leur revienne à la mémoire, neuf et partagé. Les magnifiques reprises de ses chansons les plus belles par des jeunes chanteurs d'aujourd'hui en sont une éclatante preuve. Une revanche peut-être.

Nous avons l'habitude, par ici, de croiser de grands auteurs qui expurgent de leurs belles bibliographies les livres commis pour les petits. Assumer ses deux variétés de pommes a sans doute donné bien de l'embarras à Anne Sylvestre. Combien elle a eu raison et combien nous lui en savons gré.

En me glissant dans leurs oreilles
J'ai cheminé jusqu'à leur cœur
Comme autant de petites abeilles
Ont fait leur miel avec mes fleurs
(«Les Rescapés des *Fabulettes*», 2007).

Marie Lallouet

1. *Dictionnaire culturel en langue française*, sous la direction d'Alain Rey (1928-2020, il nous manque lui aussi), *Le Robert*, 2005.

2. L'écrivaine Marie Chaix, sa sœur cadette, en fera l'objet de son livre *Les Lauriers du lac de Constance*, 1974.

3. Cette citation et les suivantes proviennent de l'enregistrement de l'émission «À voix nue» (France culture, 2002 disponible en podcast) où Anne Sylvestre était interviewée par Hélène Hazera.

Si René Biosca (1933-2019) fut le premier illustrateur des *Fabulettes*, la route d'Anne Sylvestre croisa un jour celle de Pef. Il était alors un tout jeune critique musical et fit un grand et bel article sur la chanteuse qui en fut très heureuse. Quand elle apprit qu'il était illustrateur, elle lui commanda des images pour une nouvelle collection, ses «Chansons pour…» qui comptera six 45 tours (plus tard des CD).
Pef et Geneviève Ferrier, dite Gus, sa coloriste proposèrent de travailler sur fond noir.
«Ce n'était pas courant et ça claquait» se souvient Pef. Par la suite et jusqu'à La Cigale de 2019, il ne ratera aucun de ses concerts.
«C'était une interprète qui poussait le sens du spectacle à son plus haut niveau, c'était toujours parfait, grâce notamment à une religion du silence. Religion qui explique sans doute son refus de produire son répertoire enfantin en public "Les enfants me démonteraient, je perdrais tous mes moyens"». La perfection sinon rien…

Propos recueillis le 7 décembre

→
La Petite Josette, illustrée par Pef.